

## Deux psychologies sociales marxistes dans l'Allemagne de l'époque du Mur de Berlin – Partie I: à l'Est

*Two Marxist social psychologies in the Germany of the Berlin Wall epoch  
Part I: the East*

Willem Doise<sup>1</sup>

**RÉSUMÉ:** Cet article veut rendre compte d'une approche théorique qui a été élaborée dans la République Démocratique de l'Allemagne à l'époque du Mur de Berlin. Deux livres sont d'une grande importance pour leur présentation des principes théoriques qui y étaient empruntés au matérialisme dialectique ainsi que pour les rapports sur les recherches empiriques qui se sont inspirées de cette nouvelle construction théorique. La première édition du livre *Einführung in die Marxistische Sozialpsychologie (Introduction à la Psychologie Sociale Marxiste)* était publiée en 1966 par Hans Hiebsch et Martin Vorwerg. Les mêmes auteurs sont les éditeurs en 1979 d'un volume collectif *Sozialpsychologie* auquel ont collaboré onze de leurs collègues. Le présent article ne présente pas seulement les fondations théoriques de nature marxiste adoptées par les auteurs de ces deux livres, il relate aussi leurs prises de position par rapport à la compatibilité ou incompatibilité de leurs nouvelles approches avec celles de traditions de recherche bien établies en Amérique du Nord ou Europe Occidentale.

**Mots clef:** marxisme; psychologie sociale; Allemagne de l'Est.

**ABSTRACT:** The aim of this article is to present the outlines of a theoretical approach that was initiated in the German Democratic Republic at the epoch of the Berlin Wall. Two books are especially important for their presentation of the theoretical principles that were borrowed from material dialecticism and also for their reports on the empirical research that was effectuated in the new theoretical framework. The first edition of the book *Einführung in die Marxistische Sozialpsychologie (Introducing Marxist Social Psychology)* was published in 1966 and authored by Hans Hiebsch and Martin Vorwerg. The same authors edited in 1979 a collective book *Sozialpsychologie* in which participated also eleven more colleagues. The present article presents also the assessment by the authors about the compatibility or incompatibility of their new research approaches with well established social psychological approaches in North America and Western Europe.

**Keywords:** marxism; social psychology; Eastern Germany.

### Introduction

Une opinion très répandue chez les collègues psychologues sociaux qui pratiquent la méthode expérimentale semble bien être que leur activité scientifique se développe principalement dans le prolongement d'un travail cumulatif basé uniquement sur les résultats de recherches précédentes dont les comptes rendus figurent dans les publications les plus récentes. L'évolution des méthodes et paradigmes de recherche relèverait ainsi d'une logique interne sans rapport avec un contexte historique plus large et sans qu'il faut éventuellement s'interroger sur l'existence de liens entre les hypothèses théoriques avancées et des conceptions de nature sociétale qui peuvent avoir une origine différente. Pourtant, c'est bien une telle interrogation qui a orienté le travail de recherche de collègues

---

<sup>1</sup> Professeur Emérite de Psychologie Sociale, Université de Genève – Suïça. E-mail: willem.doise@unige.ch.

en République Démocratique d'Allemagne à l'époque du Mur de Berlin, mais aussi à Berlin Ouest comme nous le verrons dans une seconde partie de cet article.

Récemment, et d'une manière tout indépendante de ma propre contribution, un rapport historique sur cette épisode de la psychologie sociale a été fourni par un collègue, Sertan Batur (2011), dans un chapitre dont je n'ai malheureusement pu prendre connaissance qu'après avoir bouclé mon propre texte. J'en recommande donc fortement la lecture ; son approche est tout à fait complémentaire à la mienne.

Deux noms s'imposent quand on s'intéresse à l'histoire de la psychologie sociale en République Démocratique d'Allemagne, ceux de Hans Hiebsch et de Manfred Vorweg, l'un professeur à l'Université de Léna, et l'autre à celle de Leipzig. Ils sont les auteurs d'une *Einführung in die marxistische Sozialpsychologie (Introduction à la psychologie sociale marxiste)*, dont la première édition date de 1966, et aussi les éditeurs d'un autre volume collectif *Sozialpsychologie* en 1979. La première publication est davantage une monographie, la seconde comprend des chapitres de plusieurs auteurs qui rendent compte de l'état de recherches effectuées dans des domaines spécifiques de la psychologie sociale.

### **Sur « Introduction a la psychologie sociale marxiste », par H. Hiebsch et M. Vorweg (1968)**

Dans la *Préface* à la troisième édition de leur *Introduction*, Hiebsch et Vorweg (1968) inscrivent sans ambages l'élaboration de leur projet dans le contexte de leur société : « ... évidemment les réalités sociales en République Démocratique de l'Allemagne, ... , ont aiguisé notre regard sur un ensemble de problèmes, qui ont des liens directs ou indirects avec des investigations en psychologie sociale » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 7). Dans la même phrase il est mentionné que ce regard est devenu plus aigu grâce à la tenue du VIIème Congrès du Parti Socialiste Unifié de l'Allemagne. Selon eux,

... la correspondance entre besoins individuels, collectifs et sociétaux, dans le cadre d'une société socialiste développée, est aussi un problème qui concerne notre développement en tant que société et que nous voulons explicitement considérer comme point central de notre psychologie sociale marxiste (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 7).

Ils ajoutent que des passages des discours au même VIIème Congrès par les camarades Walter Ulbricht et Willi Stoph « ... les ont renforcés dans leur opinion que l'interdépendance coopérative des humains dans un collectif constitue en effet l'objet central de notre discipline » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 7). L'ancrage sociétal des visées scientifiques est donc bien une caractéristique essentielle du programme de recherche des auteurs.

Dans la *Première partie de l' Introduction* les auteurs présentent d'abord brièvement les images de l'homme et de la société auxquelles la psychologie sociale a eu recours lors de sa brève histoire en Europe et en Amérique du Nord.

Ils en concluent que le développement de la science sur une société est étroitement lié à la nature des rapports sociaux qui caractérisent cette société. Dans la société capitaliste-impérialiste en déclin les sciences sociales se seraient transformées

... en une sorte d'apologétique, une force réactionnaire qui se dévoue aux intérêts des classes dominantes et s'efforce à maintenir le statu quo du rapport de domination entre les classes sociales. [...] Au contraire, dans la société socialiste contemporaine et aussi chez ses

sympathisants progressistes dans les pays capitalistes elle s'est développée comme une science active et comme une source de changement (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 13).

Le travail des psychologues sociaux en Occident est décrit comme très dissipé, il leur manque une théorie générale précisément parce que celle-ci, nécessairement de nature marxiste, pourrait mettre en cause la survie de la société impérialiste-bourgeoise. En effet, une telle théorie conduirait nécessairement à une conception de type marxiste. D'où la conclusion que

... les principaux représentants de la psychologie sociale remplissent au moins à cet égard une fonction apologétique dans la société impérialiste – s'ils le veulent ou non, le savent ou non. D'une manière plus générale, leur position objective de classe se révèle clairement dans le fait que leurs résultats, par exemple ceux concernant les changements d'attitude, sont utilisés en vue d'une manipulation impérialiste des hommes (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 24).

Les cinq dernières pages de la *Première partie* décrivent alors l'objet spécifique de la nouvelle psychologie sociale. Il ne peut être conçu en dehors du matérialisme historique car sa tâche est bien l'analyse des déterminismes sociaux qui interviennent dans tous les faits psychiques. Toute recherche en psychologie sociale devrait en tenir compte. En ce sens, chaque branche de la psychologie, comme la psychologie de la personnalité ou la psychologie de l'éducation, relève nécessairement aussi de la psychologie sociale. Des problématiques habituellement délimitées s'imbriquent en fait les unes dans les autres.

La même position de principe s'oppose aussi à l'idée que la psychologie sociale serait une discipline autonome telle qu'elle est censée l'être dans la société capitaliste. Une telle conception correspondrait aux besoins spécifiques de cette société et servirait objectivement à en maintenir l'existence, quoi que ses acteurs en pensent. Il serait absurde de penser qu'une telle pratique scientifique pourrait se transformer en une science marxiste.

Pour arriver à une telle science, il faut démarquer la psychologie sociale marxiste par rapport à d'autres disciplines. Hiebsch et Vorweg en définissent le point de départ théorique :

L'homme est un être de société et se distingue d'une manière décisive d'autres organismes par le fait qu'il produit lui-même ses propres conditions de vie. Ses conditions de vie résultent de sa propre activité vitale qui lui deviennent extérieures et auxquelles il se trouve confronté, mais ses conditions de vie constituent en même temps ses 'pouvoirs humains essentiels', ses capacités, ses compétences. [...] L'homme transforme ainsi, par ses activités, pas seulement le monde extérieur qu'il se rend utile, mais aussi, en même temps et en même mesure, il se transforme lui-même (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 31).

Référence est faite aux *Thèses sur Feuerbach* de Karl Marx et au psychologue soviétique S. L. Rubinstein selon lesquels les conditions dans lesquelles se déroule l'existence des hommes seraient le produit de leur propre activité par nature coopérative. C'est bien la coopération entre humains, leur interdépendance, qui constitue le principe fondateur de la recherche en psychologie sociale, même si elle relève aussi d'autres disciplines.

L'objet spécifique du champ d'investigation de la psychologie sociale devrait porter sur les formations et systèmes sociaux dans lesquels des coopérations concrètes sont directement observées. Il ne s'agit pas d'observer uniquement de « petits groupes », mais les processus circulaires entre déterminations sociales extérieures et conditions de vie déjà intériorisées. Le fait que les « petits groupes » constituent un contexte privilégié pour de telles études provient surtout du fait que la coopération entre individus se déroule souvent lors de contacts entre un nombre limité de personnes.

Dans la *Deuxième partie*, quatre chapitres traitent successivement des différences entre conceptions bourgeoise et marxiste - de la personnalité, - des rapports entre individus et société, - des bases de l'interaction sociale et - de la communication.

Trois axiomes caractérisent la conception bourgeoise de la personnalité : l'axiome idéaliste ou spiritualiste basé sur l'opposition entre activités intellectuelles et matérielles ; l'axiome agnostique portant sur le refus, voire la négation, de l'importance des rapports sociaux, notamment de l'exploitation capitaliste ; et l'axiome individualiste qui s'exprime par exemple dans des théories psychologiques ne prenant guère en considération l'intervention de facteurs sociaux dans la formation de la personnalité.

La conception marxiste de la personnalité ne consiste pas en une simple négation des axiomes de la conception bourgeoise. Trois types de rapports entre humains et réalité seraient à distinguer : leurs rapports au travail et à la production collective, leurs rapports de nature cognitive avec la réalité objective et leurs rapports à la société.

Dans ces trois types de rapport, l'aliénation est en principe levée, même si ses effets peuvent encore longtemps persister dans les mentalités. Le travail ne devrait plus rester une source d'aliénation dans une société sans classes, les sources de préjugés et d'illusions de nature superstitieuse et religieuse disparaîtraient et les rapports de société pourraient devenir des rapports fraternels. Dans un tel cadre : « La pensée et la recherche en psychologie sociale ne trouve sa signification que pour autant qu'elle prend conscience *de ces présupposés et objectifs*. Collaborer à la réalisation de ce but est la tâche principale d'une psychologie sociale marxiste » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 52).

Les rapports entre société et individu sont analysés dans les expériences que l'individu vit avec les autres, dans la coopération dont il a besoin et qui se réalise d'abord dans la famille : « Les formes et contenus de la famille - comme de tout autre groupe social - sont déterminés par les valeurs et normes, tout comme par les particularités structurelles de la société. Le groupe social est - dans une réfraction toujours spécifique- le reflet de la société » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 58). Une sorte de homologie structurale existe entre les formes de détermination exercées par la société à l'égard des groupes, et des groupes à l'égard des individus. Détermination qui n'est pas unidirectionnelle, l'individu dans la spécificité qu'il s'est acquise influe aussi sur son groupe ou ses groupes d'appartenance dont les activités contribuent à la formation de la structure sociale. « Ces actions en retour par contre sont secondaires ; c'est bien la société qui continue à dominer et déterminer les rapports sociaux » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 59).

Les rapports sociaux ne sont pas que des rapports mûs par des instincts. L'analyse des formes institutionnelles, que les rapports sexuels revêtent dans différentes sociétés, le montre clairement. La socialisation des individus se réalise d'une manière privilégiée dans des rapports de communication, par les échanges de nature affective et linguistique qui remplissent autant une fonction de régulation que d'information.

Dans la *Troisième partie* du livre une problématique centrale traite de la manière dont l'efficacité de l'individu peut être augmentée par la coopération. Son efficacité, acquise dans les rapports spécifiques auquel il participe doit être distinguée de l'efficacité collective. Quand des individus travaillent seuls, ils produisent en moyenne moins que des individus qui travaillent ensemble d'une manière organisée.

Différents processus sont décrits qui peuvent augmenter la performance en situation de groupe : l'imitation, l'identification avec des personnes déjà familiarisées avec une situation, différentes formes d'apprentissage et de persuasion. A ce sujet il est intéressant de noter que les recherches rapportées appartiennent en partie au répertoire classique de la psychologie sociale, notamment américaine, tandis que d'autres ont été effectuées par des auteurs ou des collègues en RDA ou en Union Soviétique.

Dans le dernier et le plus long chapitre du livre, il est spécifiquement question de l'importance de la coordination des actions pour l'augmentation du rendement collectif. Il s'agit aussi bien de coordinations d'apports physiques que d'apports intellectuels.

Une instance spécifique de coordination intervient en tant que fonction dirigeante. Des recherches anciennes sont rapportées comme celles de Stogdill sur la fonction dirigeante des chefs qui se distingueraient des autres membres d'un groupe par des caractéristiques personnelles telles que : capacité de contact, prise d'initiative, persévérance, capacité d'organisation, confiance en soi, vivacité, sollicitude, popularité, capacité d'adaptation et habileté verbale.

Une nouvelle approche part de l'idée que diriger revient à coordonner et qu'il ne faut pas tellement analyser les caractéristiques de la personnalité du coordonnateur que celles de la fonction même de coordination, « ... quand objets, actions et informations s'intègrent dans la coopération entre humains pour aboutir à une force commune » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 165). Et référence est faite à un texte de Marx pour distinguer entre trois composantes de la fonction dirigeante : la médiation, la direction et la supervision.

La *médiation* concerne plus directement l'organisation des activités individuelles dans la coopération comme lorsqu'un groupe affronte une nouvelle situation, emprunte des solutions à d'autres groupes ou se base sur ses propres expériences antérieures. La médiation des apports individuels peut se dérouler au niveau psychique, comme montrent les célèbres expériences de Sherif sur l'effet autocinétique, où une convergence se produit entre jugements individuels par le seul fait de prendre connaissance des jugements d'autres personnes qui s'expriment sur une même réalité incertaine.

La *direction* de l'activité du groupe consiste à élaborer une stratégie, chaque fois qu'un groupe n'a pas encore déterminé les étapes à suivre et les tâches à effectuer pour atteindre son but. Il s'agit d'anticiper les conséquences de différentes activités pour planifier les activités ultérieures. Il s'agit aussi pour ceux qui n'en ont pas la capacité, ou pensent n'avoir pas la capacité d'effectuer une telle démarche, de s'identifier avec les chefs qui sont censés l'avoir. Une forme d'identification, déjà décrite par Freud, consisterait en une projection de l'image paternelle sur le chef d'un groupe.

La *supervision* est une forme de contrôle social, il s'agit de veiller à la conformité des activités et attitudes avec l'objectif du groupe. Une telle surveillance se produit quasi automatiquement, sous forme de routine quand les deux autres fonctions de médiation et de direction sont remplies. Elle peut recourir à des sanctions, à des punitions qui deviennent en quelque sorte des récompenses pour les personnes qui ne font pas l'objet de punitions. Une citation empruntée au psychologue social américain Homans affirme que « ... plus un groupe se transforme en un système social, plus le contrôle exercé sur chaque membre devient fort ... » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 177).

La pertinence de la distinction entre les trois composantes de la fonction dirigeante est confirmée pour quatre secteurs d'activité différents en RDA. La fonction de direction se révèle être d'une même importance dans tous les secteurs, tandis que les fonctions de médiation et de supervision varient davantage en importance selon les secteurs.

Le problème est alors posé d'une éventuelle différence entre pays capitalistes et socialistes. En réalité, Marx avait différencié les trois composantes de la fonction dirigeante en analysant le système de production capitaliste. Comment se fait-il alors que son analyse se révèle aussi être valable pour analyser un système socialiste ? La réponse des auteurs est importante pour ceux qui s'intéressent à la spécificité de la psychologie sociale marxiste : L'analyse de la coopération effectuée par Marx dans les passages considérés porte sur des caractéristiques *générales* du phénomène, donc indépendantes de la formation sociale. Seulement plus tard, il va analyser la fonction du capital dans le processus de production (capitaliste). Il est évident qu'il doit y avoir des caractéristiques de la coopération, comme de la vie humaine en communauté, qui ne dépendent pas de la formation sociale.

Mentionnons également qu'une recherche est présentée sur des brigades de travail dans lesquels, à l'instar de la fameuse recherche de Lewin, Lippitt et White, des climats *démocratique*, *autoritaire* et *laisser-faire* sont créés. Même si les performances d'une brigade *autoritaire* peuvent dépasser celles d'une brigade *démocratique* et encore beaucoup plus nettement celles d'une brigade de *laisser-faire*, les rapports sociaux sont nettement de meilleure qualité dans la brigade *démocratique* que dans les deux autres. A ce sujet une correspondance est signalée avec la position officielle des autorités de la RDA formulée par le dirigeant du parti W. Ulbricht : « Les travailleurs... ont un intérêt matériel à participer à la direction de la production. Aussi pour des motifs idéologiques, pour des exigences démocratiques, ils s'empresseront toujours davantage à participer à la direction de la production. Leur moral au travail se développe ainsi » (Hiebsch et Vorweg, 1968, p. 185).

Encore une autre notion est empruntée aux recherches courantes en psychologie sociale, celle de « rôle » entendu comme l'ensemble des *attentes* qu'un groupe entretient à l'égard du tenant d'une position spécifique dans le groupe ou comme un *échantillon de conduites* qui doit être produit dans des circonstances concrètes par les tenants de différentes positions. En général, dans les recherches de la psychologie sociale traditionnelle, l'origine de ces attentes ou de cet échantillon de conduites spécifiques n'est pas étudiée.

La communication joue un rôle important dans la coopération et la genèse de la capacité de production. Une théorie très générale de la communication est élaborée, dont différents aspects sont étudiés, notamment en fonction des structures des réseaux de communication qu'on peut créer expérimentalement ou observer dans différents groupes de travail. Dans la conclusion de cette section sur la communication il est rappelé que des liens existent entre positions objectives dans des structures et le degré de satisfaction ou de moral des personnes qui les occupent. Il est question d'un rapport

... entre formes sociales d'organisation *formelles* et *états de conscience*, voire d'*attitudes* d'hommes qui vivent et travaillent les uns avec les autres. Ce rapport doit être pris très au sérieux dans le contexte du développement de notre société socialiste. Il se manifeste d'une manière très triviale, par exemple, dans le fait qu'une entreprise mal organisée ne produit pas seulement très peu à cause des erreurs d'organisation, mais surtout dans le fait que sous de telles influences l'*attitude* des hommes à l'égard de leur propre activité [...], de leur entreprise [...], mais aussi à l'égard de la société socialiste dans son ensemble, peut devenir très négative (Hiebsch et Vorweg, 1968, pp. 212-213).

Les structures des groupes ne sont pas seulement importantes pour y rendre la coopération efficace, elles le sont aussi pour toutes sortes d'autres conséquences qui ne sont pas nécessairement consciemment poursuivies par les différents acteurs. Il s'agit par exemple de différents effets de nature évaluative, comme surtout ceux qui concernent l'évaluation portée sur les membres de groupes en tant que partenaires.

Des recherches sont aussi effectuées sur les correspondances entre choix de nature affective et choix de nature politique. La correspondance entre les deux critères de valeur est importante :

Le potentiel de travail collectif ne peut se réaliser quand l'idéologie à la base de la structure du groupe ne correspond pas à la nature de la tâche, et la fonction de direction ne peut pas 'fonctionner' d'une manière optimale, quand les fonctionnaires ne 'présentent' pas la structure de valeurs intériorisée par le groupe (Hiebsch et Vorweg, 1968, pp. 225-226).

Les positions des personnes sur les deux dimensions bons rapports de travail et attitudes politiques positives sont représentées en fonction du nombre de premiers choix positifs reçus ou des rejets subis. Les trois personnes cumulant le plus de premiers choix positifs sont dans le cas étudié aussi celles qui ont été désignées comme responsables politiques. Il y aurait donc concordance entre la structure interne du groupe et les positions des trois responsables politiques. Ce qui, d'autres exemples le montrent, n'est pas nécessairement le cas.

Une étude portant sur 27 groupes utilise les mêmes dimensions de valeurs que l'étude précédente pour y définir un espace dans lesquels sont projetées les positions des responsables politiques ou professionnels officiellement désignés ou pas. On peut alors repérer les responsables désignés ou non désignés et les situer les uns par rapport aux autres en fonction de leurs capacités d'influencer les membres du groupe dans les deux sphères de valeur, qualité des rapports de travail et attitudes politiques.

Dans une section conclusive, intitulée *Formes de performance et de relations dans la coopération* un retour est fait sur l'ensemble des idées développées dans le livre. En se basant sur les écrits de Marx deux mécanismes sont distingués qui sont à l'origine d'une augmentation des performances dans l'activité commune : la compétition mais surtout le pouvoir collectif nouveau résultant de la coordination des forces et/ou des informations. Une optimisation de cette coordination devrait être obtenue par l'intervention d'une instance de coordination (la fonction dirigeante), un moyen de coordination (la communication) et les effets de la coordination (la structure groupale ou collective).

Un groupe équipé de bonnes structures pour accomplir ses tâches ne produit pas seulement davantage mais constitue aussi un terrain fertile pour l'épanouissement des personnalités et de leurs capacités relationnelles. Les deux versants, amélioration de la production et des rapports humains, sont indissociables.

Les chercheurs sont encore loin de pouvoir modéliser quantitativement tous ces processus, loin de résoudre aussi le problème de la taille ou de la structure optimale des groupes en fonction des tâches à accomplir, du travail à organiser, des structures de communication à gérer. Il faut aussi préciser que les structures ne peuvent pas, ou peuvent seulement dans des cas exceptionnels, être imposées par des agents extérieurs à un système. Un chef doit nécessairement faire partie du système qui s'autorégule comme partie intégrante d'une collectivité qui devient alors une société socialiste.

## Sur « Psychologie sociale », sous la direction de H. Hiebsch et M. Vorweg (1979)

Le livre édité par Hiebsch et Vorweg, publié dix ans après la troisième édition de *l'Introduction*, résulte du travail d'un *Autorenkollektiv* de treize personnes. L'insertion directe de la publication dans une problématique sociétale est de nouveau évidente : elle est dédiée au IX<sup>ème</sup> Congrès du Parti Socialiste Unifié de l'Allemagne. Par ce geste,

... le collectif d'auteurs signifie qu'il veut à dessein mettre son travail, dans le domaine de la psychologie et plus spécialement de la psychologie sociale, au service de la grande cause : celle de la construction d'une société socialiste avancée afin de créer ainsi les conditions nécessaires qui pour une transition définitive vers une société communiste ... (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 11).

Notons que le livre ne porte plus le terme « marxiste » dans le titre qui devient tout simplement *Sozialpsychologie*. Ceci ne signifie pas un recul par rapport au livre précédent, au contraire, il semble signifier que la psychologie sociale est dorénavant, du moins pour les auteurs, par nature marxiste. Dans le *premier chapitre*, Hiebsch et Vorweg le précisent :

Avec l'objectif, de développer directement les sciences en tant que forces de production et instruments pour contribuer à la direction de l'état et de la société, on ne vise pas seulement à améliorer les relations que les sciences et les scientifiques entretiennent avec la praxis sociétale, on vise surtout à aboutir à une science réellement 'révolutionnaire', à une arme pour la classe ouvrière qui transforme activement la nature et la société, qui s'engage dans la lutte historique contre l'impérialisme et en faveur de la réalisation d'un monde nouveau (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 15).

Les liens entre psychologie et psychologie sociale font l'objet d'une analyse spécifique. Le point de départ en est la psychologie sociétale (*gesellschaftliche Psychologie*) qui est définie comme « le reflet historique et concret des conditions de vie dans la conscience des groupes, strates, et classes d'une société » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 33). La difficulté qui se présente est alors de définir la nature de cette réalité psychologique et de sa place dans différents systèmes de la pensée sociale, tels que la pensée quotidienne et l'idéologie.

Si la psychologie accède à ces phénomènes, en les étudiant par exemple comme des attitudes, elle ne les explique pas pour autant. De même, des psychologues peuvent analyser les sentiments, humeurs, intérêts, illusions, préjugés, etc., en chercher l'origine et la structure. Le plus souvent, ils les étudient uniquement en tant que composantes de l'activité psychique d'individus, qui appartiennent par ailleurs à des groupes, classes ou nations.

Est-ce que le rapport entre individu et société peut alors fournir un point de départ à une analyse spécifique en psychologie sociale ? Admettons « que la question sur *comment* un individu travaille, *comment* il connaît, *comment* il travaille avec les autres, qui est une question traitant des spécificités individuelles de cette personne, fait bien l'objet de la psychologie de la personnalité » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 37). Toutefois il s'agit en même temps d'un problème sociologique, en rapport avec le statut de l'individu dans la société.

Comment alors définir l'objet d'étude de la psychologie sociale ? En tant que branche de la psychologie elle s'occupe nécessairement de processus psychiques liés au fonctionnement du système nerveux central et dans cette optique elle ne s'intéresse

... qu'aux spécificités des humains et des groupes pas en tant qu'elles peuvent résulter d'un conditionnement par des appartenances de classe, mais en tant qu'elles revêtent une signification dans l'activité réflexive. [...] Par ailleurs, la détermination de cette activité réflexive résulte nécessairement de l'activité coopérative des individus, car seulement une transformation collective de leurs conditions de vie garantit aux humains de vivre en tant que membre de leur



espèce et en tant qu'individu. Une telle conclusion revient à mettre en avant le caractère sociétal de la réflexivité humaine, que, par ailleurs, toutes les sous-disciplines de la psychologie doivent prendre en considération (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 39).

Les bases psychologiques de la démarche explicative de la psychologie sociale sont résumées en six principes, que nous énumérons ici :

1. Le principe de la détermination sociétale : la psychologie sociale s'occupe surtout des processus de détermination qui résultent directement des rapports de coopération.
2. Le principe de l'activité consciente : les humains ne créent pas seulement leurs propres conditions d'existence, mais ils peuvent en prévoir et anticiper les effets et développer une conscience de soi qui leur permet de se positionner par rapport à ces conditions.
3. Le principe de l'activité objectivante : les processus psychologiques correspondent à des rapports objectifs extérieurs à l'individu, ils peuvent être considérés comme des intériorisations d'actions sur une réalité objective.
4. Le principe de l'activité orientée : pour la psychologie sociale cela signifie que les rapports interpersonnels ont comme finalité l'accomplissement d'objectifs fixés dans des rapports de coopération entre partenaires.
5. Le principe de l'organisation des actions : il s'agit de la coordination sociale des actions qui en assurent un meilleur déroulement dans des rapports d'interdépendance entre partenaires.
6. Le principe de la stabilité des rapports : l'activité psychique vise à construire une certaine constance et continuité à travers des situations différentes impliquant en partie des exigences et impératifs contradictoires.

Ce chapitre introductif écrit par les deux éditeurs reprend ainsi des propositions théoriques de l' *Introduction* de 1966 tout en les développant. D'autres seront reformulées dans les chapitres de différents collaborateurs que nous passerons en revue à l'exception d'un chapitre très technique sur la méthodologie et la modélisation mathématique.

Le *deuxième chapitre* porte le titre de *Groupe et collectif* (Gruppe et Kollektiv) qui par la juxtaposition de ces deux termes fait référence à des cadres théoriques qui étudient, d'une part, des groupes considérés comme des entités en soi sans prendre en considération leur insertion et rôle dans la société et, d'autre part, l'étude des collectifs, terme normativement très marqué, que le pédagogue soviétique Makarenko définissait comme « ... un groupe libre de travailleurs, qu'un même objectif, un même effort, réunit ; il s'agit d'un groupe organisé avec des organes de direction, discipliné et responsable. Le collectif est un organisme social appartenant à une société humaine saine ... » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 60).

Définition que les auteurs du chapitre (J. Gentner, R. Frindert, P. Schulze, C. Thormann et G. Vorweg) transcrivent et développent en ces termes :

Une caractéristique du collectif est en définitive son objectif positif qui est en harmonie avec le système des valeurs de la société socialiste et qui est rendu possible par l'existence objective d'une compatibilité entière entre les intérêts des personnes et les intérêts de la société. Cette possibilité d'un accord entre intérêts individuels, collectifs et sociétaux, qui se reflètent dans les objectifs communs est une condition nécessaire et essentielle pour le *développement* d'un collectif, mais il n'en est pas pour autant une condition suffisante. Des groupes de travail nouvellement constitués se fixent aussi des buts progressistes en vue de la réalisation du Plan. Pour autant, nous ne pouvons pas encore parler dans ce cas de collectifs (sinon, presque tous les

groupes, qui ne s'opposent pas au système des valeurs socialistes, seraient des collectifs), il faut pouvoir invoquer encore d'autres caractéristiques pour justifier l'utilisation de ce concept spécifique. Les objectifs progressistes du groupe doivent, en vue de garantir une activité commune et une coopération optimale, être intériorisés par les membres du groupe d'une telle manière qu'ils soient acceptés par eux de la même façon et qu'ils soient poursuivis *librement*. Ainsi, l'acceptation d'un objectif *progressiste* par chaque membre du groupe devient une caractéristique additionnelle du collectif (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 61).

Différentes conditions pour que de tels collectifs se réalisent sont indiqués. L'une d'elles présuppose que les membres de ces groupes pratiquent entre eux des rapports de type socialiste :

Ces rapports excluent une aspiration égoïste envers le pouvoir, une concurrence acerbée, la poursuite de son propre intérêt, la méfiance et l'indifférence. Ces rapports sont davantage basés sur l'estime réciproque, la camaraderie, la solidarité, la franchise, l'échange intellectuel, la stimulation créative etc. (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 62).

A ce sujet, une recherche est rapportée. Il s'agit de séminaires ou groupes de travail qui se constituent au début de l'année académique dans des universités ou écoles supérieures. La composition de ces groupes est définie par des contraintes extérieures. Environ quatre semaines suffiraient pour qu'une nouvelle cohorte de tels groupes puisse se muer en collectifs.

La position des membres est alors déjà pour l'essentiel fixée, le système des valeurs et normes est largement mis en place et constitue la base pour l'évaluation des membres dans le groupe. Un mois de travail en commun met en évidence celui qui remplit consciencieusement les exigences qui lui sont posées, celui qui avec des 'trucs' et discussions essaie d'y échapper, celui qui prend des initiatives et celui qui se met dans une position d'attente (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 93).

Ces caractéristiques personnelles vont intervenir dans la différenciation des rôles, la structure d'interdépendance et la socialisation des membres. Elles détermineront par exemple les décisions d'un individu amené à choisir un partenaire pour s'atteler à une tâche commune. En général deux dimensions régissent ces choix, celle de sympathie-antipathie et celle du degré d'efficacité attribué à autrui.

Il en résulte des structures de choix et de rejets, étudiées à l'aide de sociogrammes. La structure verticale consiste dans le fait que les choix se concentrent davantage sur certaines personnes, qui sont ainsi plus valorisées, ce qui implique un système de valeurs et de normes, qui peuvent varier selon les tâches à accomplir. Manfred Vorweg a étudié les variations d'une telle structure en fonction de quatre tâches à accomplir par les membres de 27 groupes étudiés (et déjà mentionnés dans le livre de 1968) dans des instituts de formation : préparation d'un événement culturel, d'un événement politique, d'examens ou coopération lors d'une tâche pratique. Les choix pour les quatre tâches sont répétés 4 fois à trois mois d'intervalle. Un premier résultat concerne la structure des choix ; dans les quatre domaines elle se renforce avec le temps, c'est-à-dire elle se concentre sur un nombre plus restreint de personnes au cours de l'année académique. Par ailleurs, ce sont les choix dans le domaine politique qui à chaque étape sont les plus structurés.

D'autres analyses permettent de jauger l'importance respective de deux dimensions qui régissent les choix aux différentes phases. Une dimension qui reste assez stable pendant le déroulement de l'année académique porte sur la capacité à coopérer. Par contre la dimension attitude politique positive perd de l'importance au cours de l'année. Ce serait une indication de l'importance relative que les institutions attachent aux deux aspects, ils

privilégieraient l'éducation à l'efficacité dans la coopération par rapport à l'éducation politique.

Une partie de ce chapitre est consacrée à l'étude des relations entre groupes d'où il ressort généralement que la compétition entre groupes renforce les antagonismes dans les images que les groupes se forment les uns des autres. L'interprétation qui en est donnée est que des rapports de confiance entre groupes disparaissent dans de telles conditions, surtout dans des sociétés capitalistes :

Comme l'entrepreneur s'approprie les produits du travail, le groupe ne peut s'accorder des avantages qu'au détriment d'autres groupes. Ces rapports déterminés par les contradictions antagonistes du capitalisme mènent à l'antagonisme entre groupes, aussi longtemps que les ouvriers ne se réunissent pas contre les entrepreneurs. Des conditions plus favorables ne peuvent se développer entre des groupes que quand ils sont réunis par un but commun, quand ce but est connu par les membres qui s'identifient avec ce but. Cette condition n'est remplie que si d'abord, les intérêts et objectifs individuels, collectifs et de société coïncident. Dans ce cas il n'y aura pas de concurrence dans le sens décrit avant, au contraire, elle sera remplacée par une vraie compétition, l'aide dans la camaraderie, la transparence, l'estime et la reconnaissance de l'autre groupe... (Hiebsch et Vorweg, 1979, pp. 124-125).

Dans la suite il est précisé qu'il est du devoir des autorités, si cela n'est pas encore fait, de fournir une vue d'ensemble sur les rapports entre groupes nécessaires pour réussir une vraie coopération, de leur indiquer clairement les objectifs communs à réaliser et de spécifier les contributions attendus des différents groupes.

Dans un *troisième chapitre*, G. Vorweg, E. Marischka et M. Vorweg reviennent sur l'étude des fondements théoriques de la fonction dirigeante. Il est posé que la tâche du dirigeant consiste en une fonction de coordination des activités du groupe qui par nature implique l'engagement de ses membres, autant dans des structures informelles que dans des structures formelles. Ces structures peuvent résulter d'interventions de la part d'un pouvoir extérieur comme c'est par exemple le cas quand la direction d'une classe est confiée à un instituteur ou celle d'une équipe de travailleurs à un chef. De telles désignations externes n'empêchent pas nécessairement le groupe de fonctionner comme un collectif ; les travailleurs restent un vrai sujet souverain détenteur du pouvoir :

Dans le socialisme, ce sont les travailleurs qui construisent la démocratie socialiste, car ils assument la direction de la société. [...] Dans les groupes concrets de travail ce sont tous les membres. Des membres élus peuvent ainsi assumer les fonctions formelles de direction. Des chefs désignés par l'état socialiste sont aussi des représentants du collectif des travailleurs. Par conséquent, le chef désigné doit représenter aussi son groupe de travail concret et y remplir la fonction dirigeante de la meilleure façon possible... (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 135).

Ce passage révèle qu'une source de tension peut exister entre structures formelles, en partie imposées, et structures informelles. L'expérience vécue par les membres d'un groupe à l'égard d'un chef peut être décevante, ils peuvent considérer qu'il n'a pas les capacités requises pour organiser le fonctionnement du groupe. Dans la structure informelle, il occupera une place bien inférieure à son rang officiel. Il peut en résulter un climat malsain. Des autorités supérieures doivent alors intervenir, éventuellement en faisant appel à des psychologues sociaux.

Il se peut aussi que différents chefs doivent intervenir en fonction des tâches à accomplir, même si les membres du groupe peuvent avoir du mal à les accepter, et peuvent préférer se référer à un seul chef.

Dans chaque groupe, il y a une double dynamique, l'une consiste à optimiser la fonction de production et l'autre à améliorer la qualité des relations interpersonnelles. De par l'insertion des groupes de travail dans la société, les tensions entre ces deux dynamiques peuvent à un niveau politique plus général refléter une tension entre centralisation et démocratisation.

Comme dans l'*Introduction*, de nouveau des composantes du système de coordination comme la direction, la médiation et la supervision sont distinguées. Les résultats de différentes enquêtes dans des unités de production sont rapportés.

Resumons, à titre d'exemple, les conclusions d'une enquête sur la formation que les auteurs rapportent sous forme de descriptions de facteurs dégagés lors d'une analyse factorielle. Un premier facteur concernait, aussi bien chez les chefs que chez d'autres membres du groupe, la visée d'influencer indirectement les comportements des autres, à essayer de transformer leurs attitudes ou motivations en recourant surtout à la présentation persuasive de la politique fixée par le parti et le gouvernement, tout en faisant appel au sens de responsabilité des membres des groupes. Un deuxième facteur porte plus directement sur les qualités des rapports sociaux, notamment ceux qui caractérisent les relations entre chefs et membres des groupes, en vue de les transformer. Le troisième facteur met en avant la qualité d'exemple du chef et vise de nouveau une transformation indirecte des rapports.

Beaucoup plus longue est l'énumération des caractéristiques de la fonction organisatrice dans la direction des groupes, dont dix-sept aspects sont mis en avant à la suite de différentes recherches :

1. La compréhension de la tâche à réaliser, ses caractéristiques essentielles et son objectif ;
2. Le choix des collaborateurs subordonnés, la définition des qualités requises de leur part pour la réalisation de la tâche ;
3. La familiarisation des collaborateurs avec la tâche ;
4. La définition des conditions temporelles et spatiales, l'attribution de moyens matériels ;
5. La planification ; la prise en considération de difficultés et d'éventuels changements qui peuvent se produire ;
6. Le partage des obligations, la fixation des formes d'organisation et de communication ;
7. L'instruction ;
8. La responsabilité d'assurer la coordination interne et les engagements réciproques des membres ;
9. Le travail avec les remplaçants ;
10. La responsabilité d'assurer les liaisons avec l'extérieur ;
11. La rédaction de rapports ;
12. Le contrôle ;
13. L'analyse de l'efficacité des choix effectués ;
14. La réaffectation des personnes et des moyens, la révision du plan ;
15. L'anticipation du travail à venir en vue de l'accomplissement de la tâche ;
16. Le calcul du coût du travail et des moyens matériels, la comptabilité ;
17. L'analyse du bilan de l'exécution, de la valorisation individuelle et collective de l'activité (Hiebsch et Vorweg, 1979, pp. 186-187).

Il ne s'agit là que de l'aspect fonctionnel de l'organisation, elle implique aussi des dispositions psychologiques chez les membres des groupes engagés dans ce travail : caractéristiques en rapport avec : - l'empathie, la compréhension d'autrui ; l'approche psychologique concrète d'autrui basée sur la capacité de discernement de ses activités et de ses capacités ; le tact psychologique, nécessaire pour entrer en contact avec l'autre ; l'art de motiver autrui ; un certain entêtement dans la formulation d'exigences ; une capacité d'analyse critique ; et un désir de s'engager dans des activités d'organisation (Hiebsch et Vorweg, 1979).

Ces deux listes pourraient sans doute figurer dans tout manuel traditionnel de psychologie des organisations. Il faut peut-être en conclure, au moins provisoirement, qu'ils portent sur des caractéristiques générales de toute activité organisationnelle indépendamment de son insertion dans le cadre d'une société marxiste ou d'une société moderne dite bourgeoise.

La même remarque ne pourrait être faite pour certains paragraphes introductifs à la description des modalités de formation des dirigeants. Elle devrait se passer autant que possible dans des conditions équivalentes à celles dans lesquelles ils devront assumer leurs fonctions de direction. Après une courte évocation de l'utilité de cette pratique, il est aussi précisé que

... vu la position des gens actifs dans notre société, le droit légalement défini des collaborateurs est d'être dirigés et contrôlés par leurs chefs d'une manière socialiste, ... et que par l'influence d'un chef équilibré et compétent les conditions peuvent être créées pour l'épanouissement des forces créatives des travailleurs de sorte qu'ainsi une condition essentielle est remplie pour un développement de la personnalité socialiste chez le travailleur dans le processus de son travail. Toutefois, la formation tout seule ne peut pas réaliser cet objectif ; il faut pour cela que des conditions plus importantes sont remplies, notamment de nature économique, organisationnelle et surtout politique. ... *La formation psychosociale ne crée pas de bons chefs ; elle soutient de bons chefs dans leur souvent lourde activité de responsabilité* (Hiebsch et Vorweg, 1979, pp. 199-200, italiques dans l'original).

Une référence est faite aux écrits de Morton Deutsch sur les conditions et les effets de la coopération pour affirmer qu'ils peuvent aussi être considérés comme valables pour l'organisation du travail dans une société socialiste, malgré des présupposés idéologiques différentes. Les propositions empruntées à Deutsch sont les suivantes :

1. En ce qui concerne l'organisation des tâches à entreprendre, il existe des conditions à réaliser qui doivent permettre aux personnes qui coopèrent d'engager leurs capacités et talents spécifiques en vue de l'intérêt de tous et en vue de parer aux manquements des autres sans les exploiter égoïstement. Dans ce contexte, les contradictions et les conflits qui se présentent sont explicités et on s'efforce d'y apporter une solution constructive dans l'intérêt de la collectivité.
2. En ce qui concerne les attitudes à l'égard des partenaires dans la coopération, l'atmosphère typique est celle de la gentillesse et de l'aide amicale réciproque.
3. Il en résulte dans la perception partagée des partenaires lors de la coopération une sensibilisation aux intérêts communs et une atténuation des différences dans les orientations de valeurs pour autant qu'elles concernent la tâche commune et les partenaires qui y sont associés.
4. Il en suit alors que dans de tels groupes les conditions de communication qui se mettent en place en vue de la tâche à entreprendre et de son accomplissement sont de nature ouverte et informative car on se soucie d'établir des rapports de communication d'informations dans une réciprocité adéquate. (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 200).

Dans la suite des consignes très concrètes pour la formation des dirigeants sont formulées ; la gestion des conflits y occupe une place importante. Ces consignes s'inspirent du principe de Galperin qui préconise de mettre d'abord à jour les caractéristiques psychologiques d'une situation d'activité sans nécessairement donner un exemple de solution, tout en fournissant cependant le schème psychologique d'une telle solution.

Contrairement aux trois chapitres précédents dont le premier était écrit par les deux protagonistes de la psychologie sociale marxiste en RDA, et les deux autres par respectivement cinq ou trois auteurs, les trois chapitres restants portent chaque fois la signature d'un seul auteur.

Horst Schwarz est l'auteur du *chapitre quatre* sur les attitudes. Comme point de départ, il prend une définition classique de l'attitude décrite comme un « ... médiateur entre stimulus et réaction. Ce qui mène à supposer que habituellement des déterminants spécifiques existent qui règlent les conduites et les expériences des humains » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 213). Tout en se référant à plusieurs auteurs soviétiques, il trouve que le concept d'attitude qu'ils proposent recouvre en large partie celui qui se dégage de la psychologie sociale américaine de l'entre les deux guerres et que Gordon W. Allport a formulé dans ces termes : « ... un état de préparation mentale et neurologique, produit dans l'expérience qui exerce une influence dynamique et d'orientation sur les réactions d'un individu à l'égard des objets et situations avec lesquels il entretient un lien » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 215). Des apports spécifiques des recherches effectuées en RDA, Schwarz conclut que les caractéristiques suivantes doivent être retenues : « 1. Les attitudes sont considérées comme des dispositions personnelles ; 2. Les attitudes sont des dispositions dans le comportement social acquises dans les interactions avec l'environnement social ; 3. L'attitude est une orientation de la personnalité qui dépend des normes du groupe » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 215).

Il est spécifié que les attitudes ne doivent pas seulement être considérées comme des caractéristiques subjectives, elles peuvent aussi être caractéristiques de plusieurs personnes, groupes ou classes qui occupent une même position dans la société.

Des transferts de dispositions acquises dans une situation vers d'autres situations peuvent avoir lieu, mais dans ce processus ces dispositions peuvent se transformer. Ainsi les normes d'un groupe d'appartenance se réfractent d'une manière spécifique chez un individu en fonction du système de valeurs intérieur qu'il s'est déjà construit. Une recherche montre par exemple que des étudiants qui ont beaucoup de contacts en dehors de l'université entretiennent plus souvent une attitude négative à l'égard de leur études que ceux qui n'ont pas de tels contacts. Même l'image de soi, en quelque sorte l'attitude à l'égard de soi-même, est sujette à de telles influences.

Le thème classique du rapport entre attitudes et comportements est abordé. Dans le langage de l'auteur il s'agit de deux réalités : « Nous assumons que derrière un comportement concret se trouve un état d'organisation spécifique du système, de l'autre côté il existe des dispositions habituelles à agir, qui peuvent se modifier en fonction de la situation » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 220). Toutefois l'auteur précise que l'attitude ainsi comprise n'est qu'une des variables qui contribue à la création d'un système interne spécifique. Etablir à partir d'un ensemble de comportements observés l'existence d'une attitude fixe se fait toujours avec une certaine marge de probabilité car « ... il n'existe pas de rapport direct entre attitude et comportement » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 220).

Les individus s'approprient également des dispositions historiquement élaborées. Comme dans son développement propre l'individu construit ses dispositions spécifiques, la société aussi en construit, en reflet avec le développement historique des rapports avec l'environnement, de sorte que l'individu s'y comporte comme un être social. L'individu ne réagit pas passivement envers l'environnement, il en modifie le conditionnement, tout comme il peut aussi agir sur son environnement social : « L'homme change d'une manière consciente les rapports, les rapports changent les hommes » (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 229).

Comme c'était déjà le cas dans l'*Introduction*, quand il s'agissait de l'apprentissage dans les groupes, ici aussi, pour ce qui est maintenant de la formation des attitudes, un rôle important est attribué à différents processus d'imitation, d'identification, d'apprentissage et d'instruction. Une expérience de von Cranach, Irle et Vetter (1965) est rapportée car elle montre précisément l'importance de la prise en compte de l'enracinement des attitudes dans des valeurs, des expériences, dans une conception générale du monde. En effet des tentatives de modifier des attitudes qui y sont fortement ancrées peuvent produire chez autrui un effet boomerang, un effet contraire à celui poursuivi par la source d'influence. Schwarz lui-même a montré que dans de tels contextes aussi les rapports avec les groupes de référence sont importants, notamment quand il s'agit de tentatives pour changer l'image de soi des sujets.

Toute une section est consacrée à la construction de l'image de soi et d'autrui dans l'interaction sociale, plus spécialement aussi des réactions à l'égard d'attentes et d'évaluations émises par autrui, de l'identification en fonction des rôles et en fonction d'informations discordantes reçues. L'auteur a effectué des recherches sur certaines de ces problématiques, mais la plupart des recherches commentées appartiennent à la littérature classique de la psychologie sociale américaine ou de l'Europe de l'Ouest. C'est encore davantage le cas dans une section conclusive consacrée aux méthodes de mesure des attitudes.

Bernard Schnecke consacre le *cinquième chapitre* à la communication en vue de son amélioration dans les rapports interpersonnels, mais aussi plus généralement dans la société, voire même entre sociétés. Il se réfère à Marx et à Engels pour rappeler l'influence de la communication dans l'évolution des processus de production et les liens intimes qui relie le travail, la pensée et le langage. Les instruments de travail auraient été les premiers transmetteurs d'expériences apprises, cette transmission devenant une activité régulée psychiquement et socialement qui sert à l'échange social de l'expérience acquise dans le rapport avec l'environnement naturel et social, et aussi à l'appropriation par l'individu des expériences collectives au cours de l'histoire.

Différentes thèses en découlent concernant l'importance de la communication : 1. pour la formation de la personnalité ; 2. pour construire des représentations extérieures de fonctionnements internes à la personne et des représentations intérieures de fonctionnements qui lui sont externes ; 3. pour transformer en signaux matériels verbaux ou non verbaux des significations à échanger ; 4. pour proposer un critère permettant de jauger la réussite de la communication qui dans le cas idéal présuppose une signification univoque entre signification transmise et reçue.

Chacune de ces thèses est amplement illustrée par un recours à des publications aussi bien d'auteurs soviétiques que d'auteurs occidentaux. Ce recours éclectique, qui semble néanmoins à propos, réussit à intégrer un ensemble de considérations qui ont été formulées aussi bien dans des cadres théoriques d'origine marxiste que dans des cadres aussi différents que ceux élaborés par des auteurs comme de Saussure, Laswell, Shannon et Weaver, Argyle ou Miller, Galanter et Pribram.

Enfin, vu la nature des processus de communication qui se déroulent dans le temps et où les interventions produisent continuellement des changements chez les partenaires, un moyen pour étudier le déroulement d'une suite d'échanges est de confronter les participants avec un enregistrement de leurs conversations afin de leur demander à propos

de chaque échange quelle était l'intention chez le locuteur, comment elle était liée à des interventions précédentes du receveur, et aussi de demander à celui-ci de préciser la signification qu'il avait attribuée à l'intervention du locuteur, et ainsi de suite. En plus de l'analyse des perspectives des communicants, la perspective d'un observateur devient aussi importante.

Il ne s'agit pas d'entrer ici dans le détail de tous les aspects des échanges qui peuvent être étudiés selon Schnecké, mais il nous semble intéressant de mentionner qu'il considère que le fondement de la société humaine n'est pas en dernière instance le langage, mais la production collective.

Ce qui divise ou unit les humains, ce n'est pas en premier lieu un langage commun, ce ne sont pas les mots ou concepts spécifiques de classes sociales singulières. La société humaine se base sur des rapports économiques et politiques objectifs. Les classes singulières de la société se distinguent surtout par leur position et rôle dans le processus de production (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 312).

Dans le *dernier chapitre* du livre, Georg Eckardt affirme que l'aspect social du psychisme a été grandement négligé dans l'expérimentation psychologique classique, l'individu y fut presque toujours traité comme un sujet isolé de son contexte social. Ainsi la psychologie sociale fut au début exclue du laboratoire. Toutefois, la manière d'être social de l'individu était trop évidente pour qu'elle puisse être négligée pendant longtemps par les scientifiques. Souvent elle fut abordée dans des disciplines comme la pédagogie, l'ethnologie, l'anthropologie, la médecine, la philosophie et encore d'autres disciplines. Ainsi à l'origine, la psychologie sociale s'est fondée sur un ensemble de considérations de savoir commun, de savoirs présocratiques et parfois scientifiques.

Beaucoup de recherches s'effectuent dans le cadre théorique limité d'un behaviorisme social. Dans ce cadre G. H. Mead occupe une place centrale, il n'est pas un empiriste, mais dérive ses analyses de principes théoriques qui impliquent la prise en considération de l'intervention de faits mentaux dans le déroulement des interactions sociales. Néanmoins, il se désigne comme un « behavioriste social » en opposition avec le gestaltiste qui se développait à l'époque aux Etats-Unis.

Le protagoniste du gestaltisme en psychologie sociale deviendra Lewin, initiateur de la dynamique de groupe. Il élabore la théorie du champ, une approche qui ouvre beaucoup de perspectives car elle conduit Lewin à étudier par exemple les effets psychologiques propres à la position des minorités et les origines des préjugés. Toutefois quand il étudie avec Lippitt et White les climats démocratiques, autoritaire et laisser-faire des groupes il le fait sans élaborer de lien avec les structures socio-économiques des sociétés de l'époque.

Les travaux de Moreno utilisant la sociométrie sont appréciés pour leurs apports méthodologiques mais dépréciés pour la vision théorique sous-jacente qui érige le petit groupe comme modèle pour l'étude des rapports sociaux.

Les dernières deux pages du chapitre, mais aussi du livre, posent explicitement un problème de fond que nous résumons dans ces termes : Que peut retenir une psychologie sociale marxiste, développée dans un pays socialiste, des résultats de recherches effectuées dans d'autres contextes historiques et sociaux ? Apparemment beaucoup selon l'auteur, à condition de réinterpréter dans le cadre plus large et historiquement mieux fondé du matérialisme historique des données obtenues avec des méthodes scientifiques valables, mais dans des cadres théoriques de portée restreinte. Cadres rétrécis qui avaient



précisément été utilisés par leurs auteurs pour satisfaire à des besoins spécifiques d'une société de type bourgeoise.

Citons dans son entièreté le dernier paragraphe du livre :

Le développement historique en RDA de la psychologie sociale fondée sur le matérialisme historique et dialectique s'est déroulé dans un intervalle temporel relativement court d'environ deux dizaines d'années. Il reviendrait à une analyse historique d'en étudier le développement. Evidemment il n'est pas possible de formuler des généralisations d'une grande portée historique dans les conditions actuelles. Entretemps se manifeste déjà dans la 'brève histoire' de la psychologie sociale en RDA un véritable développement réel de la psychologie comme force sociale productive (Hiebsch et Vorweg, 1979, p. 466).

## Conclusions provisoires

Plus de vingt ans après que les circonstances politiques ont mis fin à l'entreprise volontariste d'élaboration d'une psychologie sociale marxiste dans les universités de l'Allemagne de l'Est j'ai tenu à en rappeler les fondements théoriques. Ici je n'ai pas pu procéder à une revue complète de toutes les recherches les plus marquantes qui devrait certainement aussi comprendre un rapport sur celle qui sont rapportées par Hans Hiebsch et ses collaborateurs (1986) dans le livre *Interpersonelle Wahrnehmung und Urteilsbildung*, traitant de la construction de perceptions et jugements interpersonnels qui témoigne encore davantage d'un effort pour insérer aussi dans un cadre épistémologique marxiste pas uniquement les résultats de ses propres recherches et de ces collègues, mais aussi ceux de courants de recherche en Amérique du Nord et en Europe Occidentale qui avaient été élaborés dans d'autres cadres théoriques. Signalons aussi que dans ce volume une présentation est faite de l'œuvre de Klaus Holzkamp qui pratique à la même époque une autre psychologie sociale marxiste à Berlin Ouest.

Les travaux de Hiebsch, de Vorweg et de leurs équipes s'inscrivaient dans un contexte sociétal particulier, ils relevaient certainement d'un authentique effort scientifique tout en s'inscrivant dans un projet politique de changement social. Ce projet politique s'est effondré, mais est-ce une raison pour considérer comme caduques l'ensemble des concepts théoriques et résultats de recherches présentés par les auteurs?

## Références

- Batur, S. (2011). Marxism, Social Psychology and Marxist Social Psychology. In J. P. Valentim (Ed.). *Societal Approaches in Social Psychology* (pp. 107-129). Bern, Peter Lang.
- Cranach, V. M. L., Irlle, M., & Vetter, H. (1965). Zur Analyse des Bumerang-Effektes. Grösse und Richtung der Änderung sozialer Einstellungen als Funktion ihrer Verankerung in Wertsystemen. *Psychologische Forschung*, 28 (6), 535-561.
- Hiebsch, H., & Vorweg, M. (1968). *Einführung in die Marxistische Sozialpsychologie*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 3ème édition.
- Hiebsch, H., & Vorweg, M. (1979). *Sozialpsychologie*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften.
- Hiebsch, H. (1986). *Interpersonelle Wahrnehmung und Urteilsbildung: Psychologische Grundlagen der Beurteilung von Menschen*. Berlin, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften.

Apresentação: 02/10/2011  
Aprovação: 05/02/2012